

Une époque charnière

Autor(en): **Bach, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **115 (1970)**

Heft 3

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343539>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une époque charnière

L'impression propre aux hommes de chaque époque est d'avoir fixé dans l'histoire un moment privilégié où s'accomplirent des événements plus nombreux et d'une importance plus décisive que tous ceux qui s'étaient produits auparavant. Nous ne saurions échapper à l'ambition d'accorder aux événements contemporains une portée et une signification particulières. Ils n'en sont pas dépourvus et tout bien considéré peut-être notre époque se prévaut-elle avec d'excellentes raisons d'avoir offert à la condition humaine une chance inestimable, dans les pays évolués tout au moins. A la quête traditionnelle et dramatique de la subsistance se substituent aujourd'hui des problèmes insolites, liés pour la première fois à une situation d'abondance et à la recherche de solutions englobant la planète tout entière. Régulation des naissances ; coopération économique et technique au plan international ; aménagement des territoires ; prise de conscience de la malnutrition ou de la sous-alimentation de près de deux milliards d'humains restés en marge de l'ivresse productrice des pays industrialisés. Ces problèmes ne sont pas seulement nouveaux, beaucoup témoignent pour la première fois de l'existence d'une véritable solidarité planétaire. On assiste en même temps à une remise en question des fondements éthiques de la civilisation occidentale et à une laborieuse élaboration d'une morale sociale répondant mieux aux exigences de la conscience moderne. Dans maints domaines les libertés se sont multipliées à tel point qu'il appartient désormais à l'individu de s'imposer les freins nécessaires, l'Etat s'étant dessaisi de son rôle traditionnel de garant de l'austérité publique. La société des interdits qui fut encore celle d'hier s'est muée en une société de la concertation, de la tolérance et de la responsabilité individuelle accrue.

Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que ce mouvement apparemment irréversible de libération affecte tous les pays développés. Par un singulier paradoxe, ceux-là mêmes restent à l'écart du courant qui avaient adhéré au marxisme annonciateur d'une vaste émancipation de l'homme. Aussi, quand d'aimables sophistes se targuent d'être « progressistes » sans dissimuler leur fascination pour le code moral des

Etats de l'Est, font-ils preuve d'une impudeur ou d'une inconséquence sans limite. Comment ne pas discerner que les nations de l'Est européen cèdent sous le poids de dogmes obscurantistes insupportables ? Lorsque Soljenitsine jetait récemment à la face de ses confrères sur le point de l'exclure de l'Union des écrivains : « La proclamation publique des faits d'une manière honnête et complète, voilà la première condition de santé de toute société, y compris la nôtre », il ne désignait pas seulement la cause d'un malaise profond. Il posait implicitement le problème central de la société de type soviétique où la prophétie d'un humanisme nouveau ne s'est pas accomplie. « Aveugles, accompagnateurs d'aveugles, s'écriait encore Soljenitsine, vous ne remarquez même pas que vous aller dans la direction opposée de celle que vous aviez annoncée ! » Gros d'un immense espoir, le socialisme soviétique a enfanté d'une souris. La maison d'aliénés ou le bague s'ouvre au contestataire, la revendication du droit à la vérité secrète sa propre condamnation dans la totalité conformiste et sectaire. On ne saurait répéter trop souvent cette maxime bien qu'elle soit d'une redoutable banalité apparente : une société digne de ce nom garantit à ses membres les libertés individuelles et collectives les plus nombreuses et les plus étendues. La priorité donnée au respect de l'ordre sur l'expression de la vérité et l'exercice des libertés trahit les seules faiblesses du pouvoir, ses insécurités et sa mauvaise conscience. Dans cette perspective, le mot cruel de Goethe : « Je préfère une injustice à un désordre », n'a valeur que de boutade cynique.

On saisit mal, dès lors, pour quels motifs certains doctrinaires à la mode intentent un mauvais procès contre notre société contemporaine. Abstraction faite, évidemment, des Etats où le pouvoir, qu'il soit de droite ou de gauche, a pris des formes liberticides, jamais l'Occident n'a connu de moment historique plus résolument libertaire. L'intense fermentation des esprits, le fourmillement des idées et des découvertes portent au surplus témoignage de la vitalité intellectuelle d'une époque au crédit de laquelle on est trop tenté d'inscrire la seule production de biens de consommation et leur usage effréné. Encore que cette production et les formes qu'elle a prises concourent elles aussi à libéraliser les conditions d'existence individuelle et sociale. Qu'on songe seulement à l'égalisation progressive des niveaux de vie, à la diminution des heures de travail ou de l'effort physique, à l'augmentation des loisirs

génératrice d'une disponibilité plus générale à la culture, à la diffusion plus large de cette culture grâce aux moyens de communication modernes, à l'individualisation des transports, à la création d'un tourisme pour tous. On pourrait étendre cette liste incomplète. Elle s'allonge chaque jour. Loin d'être sombres comme le prédisent trop d'esprits chagrins, les perspectives ouvertes par notre société industrielle sont prometteuses. L'aisance peut éveiller le désir d'une démarche intellectuelle plus libre, la culture celui d'un style de vie plus confortable et plus orné. A la limite, n'est-il pas loisible d'imaginer qu'à l'instar de la Renaissance, qui fut aussi une civilisation de la recherche, des découvertes et de l'opulence, la nôtre léguera à ses descendants une image de l'homme originale et l'exemple d'une fantaisie et d'une fécondité rarement atteintes ? Si gênante qu'elle puisse être sur le moment, la remise en question des valeurs dites traditionnelles atteste en définitive l'existence d'une curiosité légitime des rapports sociaux et la volonté de les mettre au diapason d'une époque de mutation. Une façon nouvelle de proclamer et de vivre la foi peut naître des tourmentes qui secouent les Eglises ; elles révéleront sans doute des assises épurées et consolidées au terme de leur pénitence actuelle. Gardons-nous en tout cas d'une méprise trop répandue : l'aspiration à une vie spirituelle est vive en cette époque dont on stigmatise le matérialisme, même si les formes qu'elle revêt s'écartent de tout canon traditionnel. Et ce n'est peut-être pas le moindre paradoxe des événements de mai-juin 1968 que d'avoir trahi à l'origine l'appréhension d'un déracinement spirituel de l'homme dans l'univers rationalisé qui, déjà, se profile à l'horizon des temps.

Notre époque, il faut bien le dire, n'inspire pas seulement de la méfiance à quelques docteurs atrabilaires. Elle en soulève aussi dans des esprits peu suspects de visées subversives. Nostalgie, « passéisme » y fleurissent à l'envi. Serait-ce que l'homme montre plus d'ingéniosité à découvrir ce qui trouble son confort intellectuel, dans les images brouillées qu'un présent lui offre, qu'à discerner les promesses d'avenir qui y sont inscrites ? Au reste, les motifs d'inquiétude ne font pas défaut de nos jours. On peut se demander par exemple si les jeunes se contenteront d'avoir provoqué la prise de conscience gigantesque que l'on sait, s'ils en resteront là. Ils ont calomnié, puis ébranlé impunément une société sous l'œil d'élites d'abord perplexes, puis impuissantes et terro-

risées. La faiblesse de cette société leur est apparue. Les meilleurs d'entre eux sont sensibles à la détresse d'un temps où les choix politiques entraînent encore le massacre d'innocents. Les instinctifs ont moins de scrupules. Les occasions d'exaltation facile leur manquent. Qui sait s'ils ne seront tentés un jour, cédant à leurs pulsions agressives, de jouer le rôle politique que leurs effectifs et la conscience d'un pouvoir sans limite paraissent leur assigner. Contenues, ces pulsions agressives provoquent parfois des névroses, le dégoût de vivre : tout le Romantisme en a été imprégné. L'histoire a montré qu'elles pouvaient être canalisées à des fins politiques. L'Allemagne hitlérienne et l'Italie fasciste ont su les infléchir vers des objectifs politiques et transformer le goût informulé d'action violente en civisme passionné. La Russie y est parvenue, elle aussi, à un moment donné. Et que représente la Révolution culturelle si ce n'est le triomphe d'une jeunesse en effervescence que le pouvoir mène tambour battant à l'assaut de fantoches ? L'exaltation du zèle révolutionnaire et de quelques vertus douteuses, l'ivresse de l'action un peu démentielle, des actes en lieu et place de raisonnements, tels sont les mirages prestigieux que quelques doctrinaires offrent déjà à une jeunesse fatiguée de la vie trop sage que la civilisation occidentale lui fait mener. Plus d'ennui ! De l'action révolutionnaire, dût-elle conduire au caporalisme et à une impasse. Qu'importe si l'holocauste guette aux détours de l'aventure pourvu que la griserie soit réelle. « La jeunesse pardonne à celui qui l'immole pourvu qu'il la délivre de cette force surabondante et dont elle étouffe, pourvu qu'elle agisse enfin et qu'elle domine » écrit François Mauriac dans « Le Jeune Homme ». Il faut espérer que de nouvelles ou d'anciennes idéologies au capital dynamique intact ne jouent derechef le rôle du preneur de rats d'Harlem. Il serait navrant que la combinaison de turbulence, d'inquiétude et d'attente qui gît au fond de l'adolescence se transforme en haine et en violence. L'Occident libre saura, souhaitons-le, désigner à sa jeunesse des objectifs dignes de son besoin d'engagement et de sacrifice. Ils ne devraient pas manquer dans un univers où quelque cinq cents millions de privilégiés régissent le destin de deux milliards de déposés.

L'étonnante transformation du monde à laquelle nous assistons pose aux sociétés des problèmes de dimensions différentes selon qu'elles sont totalitaires ou libertaires. Il faut bien le répéter, tant de petits-

maîtres ayant à tel point embrouillé les choses qu'on l'oublie fréquemment. On a si souvent évoqué les prétendues oppressions de la société de consommation, donc de la société libertaire, qu'elles ont poids de réalité dans l'esprit de gens en vérité fort en peine de les décrire ou de les situer, mais qui répètent la leçon avec persuasion et entrain. Le problème radical de la société répressive, et nous entendons par là sans aucune ambiguïté la société de caractère totalitaire, est l'élimination des dogmes générateurs de conformisme, d'intolérance, aussi bien que de stagnance économique. A en juger par les événements de Tchécoslovaquie, la voie du socialisme totalitariste est sans retour. Le pouvoir continue d'y vivre dans la crainte qu'une libéralisation de la vie politique ne déclenche des forces dont il perdrait le contrôle. Dans les sociétés adultes, au contraire, ce réflexe de peur semble dominé. Aux institutions de contrainte et d'intimidation se sont substituées des institutions visant à la régulation et à l'harmonisation des rapports humains. Le secteur de la répression demeure confiné dans les limites d'un droit qui ne se confond pas avec la raison d'Etat. Reste l'oppression des choses, justement dénoncée par quelques sociologues modernes. Certes la crainte est légitime pour le cadre de n'être plus que le rouage d'une organisation industrielle et soumis au conformisme de l'entreprise ; pour l'ouvrier, de n'être plus qu'un robot actionnant une autre machine. Répéter avec Edmond Gillard que « la liberté est au sein de l'homme, quelle que soit la contrainte des choses », c'est offrir une pirouette comme remède. La contradiction de la société occidentale, éprise de libertés au point de les multiplier dans tous les secteurs de la vie sociale tandis qu'elle secrète de nouvelles contraintes au niveau de son organisation industrielle, doit être résolue elle aussi. Elle le sera sans doute, cette société ayant sur d'autres la supériorité de ne pas se dissimuler ses propres problèmes et de vouer ses forces à les résoudre. Espérons qu'un jour proche, après avoir donné tant de preuves de sa lucidité et de son efficacité, elle saura créer aussi le courant de chaleur humaine et de générosité qui lui conciliera tous les esprits et tous les cœurs, ceux de sa jeunesse y compris.

Colonel EMG A. BACH